



Et après...

Sandra

_ Jean ! Jean ! Réveille toi ! je lui souffle à l'oreille.

_ Hein ? Quoi ?

_ Jean, tu as encore fait un cauchemar. Tu criais.

_ Oh, pardon chérie me dit il la voix cassée et la bouche pâteuse.

_ Non, ce n'est pas grave, je le rassure. Essaie de te rendormir.

_ Tu sais très bien, que je n'y arriverais pas. Je vais me faire un café. Rendors toi.

Il se tourne vers moi et m'embrasse sur le front puis part dans la cuisine se faire un café noir bien serré.

Depuis deux mois, c'est la même scène tous les matins, tous les jours, toutes les nuits. Il s'endort tard, dort quelques heures et se met à crier. Un cri long et perçant qui déchire la nuit, qui déchire mon cœur de femme impuissante face à sa souffrance.

Il me dit qu'il fait à chaque fois le même rêve mais il ne m'en parle jamais. Je m'inquiète pour lui, je m'inquiète pour nous. Nos rapports ne sont plus les mêmes depuis l'accident. Il est froid et distant. Physiquement là mais l'esprit ailleurs la plupart du temps. Il ne me regarde plus, ne m'embrasse plus passionnément alors je ne parle même pas de faire l'amour. J'essaie de lui parler mais il n'y a rien à faire. Il reste muet, insondable. Il me dit qu'il ne veut pas me remplir l'esprit avec les horreurs qui le torturent. Mais je fais quoi moi? Je sers à quoi ? On s'est marié pour le meilleur et pour le pire que je sache. Mais mes arguments n'ont aucun effet, nos discussions restent stériles.

J'ai l'impression d'être inutile. Je ne sais pas comment l'aider. Alors, je fais la seule chose que je sache faire, je me fais discrète en attendant que ça passe, en espérant que ça passe. Je m'occupe de la maison, des courses et même des factures. C'est ma façon de le soutenir mais j'espère vraiment que ça va bientôt s'arrêter et que je vais retrouver le Jean que j'ai épousé. Celui qui avait confiance en lui et qui pensait que rien n'est impossible.

Je ne sais pas où nous allons comme ça mais nous y allons franchement et je commence à avoir peur...

J'entends des bruits de conversations étouffées. Il parle avec quelqu'un ? Je me lève pour aller voir ce qu'il se passe. J'enfile ma robe de chambre et me dirige vers la cuisine.

_ Chéri, ça va ? J'ai entendu du bruit. Je suis venue voir si tout allait bien, je lui demande soucieuse.

_ Oui ne t'inquiète pas. Regarde, le café a fini de passer. Je vais manger quelque chose puis je vais aller au boulot me répond t il machinalement.

_ Tu sais que tu n'as pas besoin d'y aller si tôt.

_ Ecoute Sandra, nous avons déjà eu cette conversation, fait il avec lassitude. Ne me fais pas répéter s'il te plait, je suis fatigué.

_ Comme tu veux. Je vais me recoucher. Je suis de nuit ce soir alors je vais essayer de dormir un peu.

_ Tu as raison. Bonne nuit.

_ N'oublie pas de m'appeler après le rendez vous, je lui dis avant de retourner me coucher.

Jean

Ma femme s'approche de moi et m'embrasse sur la joue puis part se recoucher. Depuis deux mois, c'est la même scène tous les matins, tous les jours, toutes les nuits. Depuis deux mois soit 63 jours, 1512 heures, 90.720 minutes, tous les matins vers cinq heures, elle me réveille parce que je crie. J'ai encore fait le même cauchemar, toujours les mêmes images qui me hantent. Alors, je me lève car je ne me rendors jamais, je vais me préparer un café puis je reste assis là à regarder la pendule et les minutes qui défilent jusqu'à ce qu'il soit l'heure de me préparer. Aujourd'hui il pleut. Je me suis assis devant la fenêtre, je regarde la pluie tomber et le jour qui va se lever. La vie qui recommence inlassablement apportant son lot de chagrins et d'incertitude car je suis un homme en sursis. Mon esprit tente alors d'empreinter les mêmes chemins sinueux que je parcours depuis l'accident mais, ce matin, les gouttes d'eau ont un effet hypnotisant et je ne pense à rien sauf à la prochaine goutte qui va tomber sur le rebord carrelé de la fenêtre. Je suis tellement pris dans ma contemplation que je ne vois même pas le temps passer. Et maintenant, je suis en retard. En retard de cinq minutes sur mon planning habituel. Je n'aime pas ça. Je n'aime pas changer mes habitudes enfin je n'aime plus ça parce qu'elles me rassurent, me protègent en quelque sorte. Avant, j'étais quelqu'un d'impulsif et je ne faisais jamais deux fois la même chose. Avant, j'avais peur du quotidien mais désormais c'est le contraire, il m'apaise.

J'entre doucement dans la pénombre de la chambre pour prendre mes affaires du jeudi. Je prépare tous les week-ends les vêtements que je vais mettre dans la semaine ainsi que mes repas que je congèle et étiquette pour chaque jour. Ma femme ne comprend pas mon obsession à vouloir prévoir tout ce qui peut l'être. Elle ne comprend pas que c'est ma façon d'éviter les imprévus, je limite le facteur hasard de ma vie. Je me sens obligé de faire ça si je ne veux pas que ça se reproduise. Je me sens obligé de régler ma vie au millimètre près pour m'empêcher de commettre des erreurs.

Je me dirige vers la salle de bain à pas feutrés pour ne pas réveiller ma femme. J'allume le poste de radio pour me faire un peu de compagnie et me changer les idées. Mais, je sais que

c'est peine perdue. Dès que je me regarde dans la glace, je revois leurs regards dans le mien. C'est leurs yeux, la peur qui se dessine sur leurs pupilles. C'est cette même peur que je vois à présent dans mon regard presque éteint. Je ne peux pas le soutenir plus de deux secondes, me regarder est devenu un enfer.

J'évite alors soigneusement le miroir, le temps que je finisse de me préparer. J'éteins le poste radio, il est six heures vingt et j'angoisse déjà à l'idée de pouvoir croiser la concierge qui commence son service dans dix minutes. Je m'arrange toujours pour essayer de l'éviter. Je n'aime pas cette femme, je ne sens que des mauvaises ondes quand je passe à côté d'elle comme si tout le mal qu'elle pensait de moi m'envahissait instantanément.

Je me dépêche. J'enfile mes chaussures, attrape mon manteau et mon sac avec mon repas de midi et quitte l'appartement. Je ne prend même pas le temps d'allumer la veilleuse du couloir et je descend les escaliers trois par trois. Alors que j'ouvre la porte d'entrée essoufflé et soulagé de n'avoir rencontré personne, je percute de plein fouet quelqu'un qui entrain un même moment.

_ Oh pardon excusez-moi. Je ne vous avais pas vu. Vous n'avez rien ? je demande alors que j'aide l'inconnu à se relever.

_ Non tout va bien, juste un peu sonnée, me répond-t-elle tandis qu'elle époussette son manteau.

C'est quand elle se redresse et qu'elle se tourne vers moi pour me faire un sourire qu'elle retire aussitôt que je m'aperçois qu'il s'agit à mon grand désarroi de Madame Gonzales la concierge.

Madame Gonzales

Ah tiens c'est lui ! L'assassin du 5^{ème}. Si j'avais su, je ne lui aurai même pas adressé la parole ni même accepté qu'il m'aide à me relever. Il va où comme ça en courant et dans le noir en plus ? Il s'enfuit comme un voleur ? C'est qu'il doit en avoir des choses à se reprocher. Je suis sûre qu'il n'a pas tout dit à la police sinon il ne raserait pas les murs comme une ombre. Il doit en avoir des choses sur la conscience. J'espère que les policiers chargés de l'enquête font bien leur boulot et qu'un jour ils lèveront le mystère qui plane sur cette histoire sordide et qu'ils viendront l'arrêter. Ah, la, la mais où va notre pays ? Moi je vous le dis on court à notre perte. Il nous faudrait une justice plus ferme et moins frileuse. Des gens comme ça, ça devrait être en prison, ça ne devrait pas se balader tranquillement dans la rue. Moi si j'étais juge je lui donnerai la prison à perpétuité. Il aurait tout le temps de méditer sur ce qu'il a fait.

_ Ca va aller Madame Gonzales ?

_ Oui, oui. Ne vous inquiétez pas pour moi.

Espèce de pourriture.

_ Je vous laisse alors. Bonne journée.

_ Oui merci à vous aussi.

C'est ça, j'espère que vous n'aurez plus jamais une seule belle journée de votre vie.

Meurtrier !

Jean

Je franchis la porte sans me retourner tout en me disant que cette femme est une vraie sorcière. Quand je la vois, j'ai mal partout. Je sens son venin, les phrases horribles qu'elle doit prononcer dans sa tête quand elle me voit. Ses yeux froids comme de la glace qui me brûlent la peau. Ses préjugés de vieille commère qui lancent leur sentence et qui me coupent la tête.

Je cours pour essayer d'échapper à son empreinte. Il faut que je parte loin, le plus loin possible.

La pluie coule sur ma tête comme une douche froide et rafraîchissante. Je ne m'abrite pas car j'espère qu'elle me lavera de mes péchés ou du moins du poison de Madame Gonzales.

Au bout de cinq minutes d'une course rapide, j'arrive enfin au bar de Robert. Robert, c'est mon ami, un véritable ami. Depuis, que nous avons aménagé dans le quartier, je viens boire mon café chez lui et au fil des années, il est devenu quelqu'un que j'apprécie. Avant j'y venais vers huit heures et demi, je rencontrais mes voisins, discuter parfois avec des inconnus ou des touristes de passage. J'aimais la joyeuse agitation de ce bar PMU les jours de semaine. Mais depuis l'accident, les gens du coin sont au choix : condescendants, méchants ou bien ils ont pitié de moi. Et je n'ai pas besoin de ça en ce moment alors je viens plus tôt comme ça je suis sûr de ne rencontrer personne que je connaisse, le bar ouvre juste ses portes et je peux lire le journal tranquillement dans mon coin.

Il n'y a que Robert qui soit resté le même. Peut-être qu'il n'en pense pas moins mais il a la politesse de ne rien me montrer.

_ Bonjour Jean. T'es en retard ce matin, me lance-t-il.

_ Oh m'en parle pas ! La journée n'a pas très bien commencée.

Je prends un exemplaire du *Parisien* et m'installe à ma place habituelle au bout du comptoir.

_ Comme d'habitude ?

_ Oui mais avec une double dose, j'en ai besoin.

_ Pas de problème.

Robert

Il ne devrait pas boire comme ça de si bonne heure. L'alcool ne résout pas les problèmes, il ne fait qu'en créer d'autres. Et des problèmes, il en a déjà assez comme ça. Depuis, l'accident et le tapage médiatique qu'il y a eu autour de ce dernier, tout le monde l'a laissé tomber. Personne ne lui a laissé l'occasion de s'expliquer, ils l'ont jugé et ne lui ont laissé aucune chance. Même ceux qui se prétendaient ses amis. Jojo que Jean a hébergé alors que sa femme l'avait mis à la porte. Ca a duré 5 mois et Jean ne lui a rien demandé en retour. Bernard qui était toujours entrain de lui emprunter de l'argent parce que c'est un parieur invétéré avec des dettes à chaque coin de rue et qu'il ne gagne pas un sou. Et Antoine à qui il a refait l'installation électrique de son appartement pour des clopinettes. Tout ceux là, ils lui ont tourné le dos. Quand ils viennent en début de matinée et qu'ils parlent de lui, qu'ils insinuent des choses horribles à son propos ça me hérissé le poil. Mais je ne dis rien car tout le monde pense comme eux dans le quartier et si je prenais sa défense ils auraient vite fait de désertter mon café. Et puis, même si Jean est un gars bien, il a aussi un sacré caractère. Une vraie tête de mule. Il y a eu quelques bagarres qui ont éclaté des soirs de matchs à cause de lui. Mais bon ce n'était pas une raison pour réagir de cette manière. On fait tous des erreurs, non ?

Jean

_ Tiens ton café avec double dose de whisky, me dit-il alors qu'il le pose devant moi.

_ Merci Robert.

J'évite de croiser son regard en prenant ma tasse car je sais très bien ce qu'il pense. Même s'il ne me juge pas pour ce qui est arrivé, je sais qu'il n'aime pas que je boive si tôt. Tout comme ma femme d'ailleurs. Mais depuis l'accident, je ne peux plus me passer de mon remontant du matin. Je sais que ça ne m'aidera pas à résoudre mes problèmes mais ça me réchauffe le corps et l'esprit. Et pendant quelques instants j'ai l'impression d'avoir mis un peu de carburant dans mon moteur afin de pouvoir vraiment démarrer ma journée. Ce moment de calme, seul accouder au zingue, c'est ma seule petite bulle de quiétude jusqu'à ce soir. Je me sens seul, je me sens bien. Enfin bien, tout est relatif. Je me sens moins mal. Personne pour m'importuner, personne pour me dévisager. Malheureusement, je ne peux pas rester toute la journée à siroter mon café en lisant les nouvelles du jour, en fuyant mes responsabilités, en faisant comme si le monde n'existait pas car les premiers habitués arrivent déjà.

Je laisse l'appoint sur le comptoir et quitte mon petit « havre de paix » pour entrer dans la jungle parisienne.

_ Salut Robert. A demain, je lance alors que je me dirige vers la sortie.

_ A demain.

Je hâte mon pas pour ne pas les entendre parler de moi mais malgré tous mes efforts quelques phrases s'accrochent à mon oreille « *Pourquoi le sers-tu encore ?* », « *Comment ose-t-il venir ici ?* », « *Si ça ne tenait qu'à moi, il serait enfermé dans une cellule sans barreau* »...

Ces phrases sont mon quotidien, le fardeau que je dois supporter pour ce que j'ai fait en plus de mes tourments personnels.

La pluie s'est arrêtée dehors, je vais pouvoir aller au boulot à pieds sans courir sous la pluie. De toute façon, je me prends plus le métro depuis l'accident. Impossible, c'est comme la voiture. Rien qu'à l'idée de me retrouver au volant, j'en ai des sueurs froides. Quand je marche au moins je ne fais pas attention aux autres. Je vais tout droit, je regarde devant moi en essayant de ne croiser le regard de personne. Et puis finalement j'apprécie cette petite marche matinale qui me fait prendre l'air et m'aère l'esprit.

Pourtant, il est rare que j'arrive à faire le vide, j'en reviens invariablement à me poser les mêmes questions. Pourquoi moi ? Pourquoi eux ? Que faisaient-ils là ? Et si j'étais parti avant ? Si j'avais pris un autre chemin ? Suis-je vraiment le monstre dont ils parlent tous ? Je revis sans cesse cette terrible journée. Ce que j'ai fait, ce que j'ai dit, où je suis allé, avec qui j'ai parlé. Puis, je me souviens de ma sale habitude de n'en faire qu'à ma tête et d'aller toujours au plus facile. Si ce jour là j'avais suivi la procédure tout cela ne serait pas arrivé. Je continuerai à vivre ma petite vie que je trouvais bien trop tranquille. On dit souvent que l'homme cherche toujours à avoir ce qu'il n'a pas, que l'herbe est toujours plus verte à côté ou ce genre de chose. Et bien pour moi c'était vrai. Je n'étais jamais content, je croyais que c'était mieux chez le voisin. Que leur vie était plus belle, leur voiture plus puissante, leur télévision plus grande. Mais je me rends compte maintenant que ma vie d'avant n'était pas si mal, pas très mouvementée mais une petite vie avec ma femme dans un appartement dont nous sommes propriétaires, en bonne santé et amoureux. Et là, je suis entrain de perdre tout ça, ma femme, ma vie. Tout ce que j'ai si durement construit. Mais quel con je suis. Quel con !!!!!!! Je me déteste, je me dégoûte. Les gens ont raison de me traiter comme ils le font, je le mérite. De toute façon, ma vie ne m'appartient plus, elle est entre leurs mains, je n'attends plus que leur décision. Dans quelques mois, je serais fixé.

Perdu, les yeux dans le vague, j'attends quelqu'un me parler.

_ Bonjour Monsieur Legrand !

Justine

Il est vraiment dans la lune depuis ce qui s'est passé. Ça fait deux fois que je lui dis bonjour et il ne m'a toujours pas entendu. C'est bizarre de s'appeler Legrand quand on sait qu'il essaie de se faire le plus petit possible. Toujours à se cacher dans un trou de souris. C'était un gentil monsieur enfin il l'est toujours mais bon c'est différent maintenant. Mes parents ne lui parlent plus et ne veulent pas que je lui parle non plus. Mais je ne peux pas m'en empêcher. Ok, je sais que ce qu'il a fait est horrible mais ce n'était pas de sa faute enfin pas totalement. Il doit vivre avec cet accident sur la conscience et ça c'est déjà une terrible punition. Ce n'est pas comme si c'était un « vrai » tueur genre un serial killer. Il doit avoir des remords. Je suis sûre qu'il en a.

Jean

_ Oh, bonjour Justine, je réponds enfin à la petite boulangère, la fille de nos voisins.

_ Comment allez-vous aujourd'hui ? me demande-t-elle gentiment.

_ Oh, on fait aller.

_ Il y aura des jours meilleurs vous verrez. Passez une bonne journée.

_ Merci, vous aussi Justine.

Cette jeune fille est vraiment adorable, un vrai rayon de soleil et toujours un mot gentil. Si seulement tout le monde pouvait être comme elle.

Encore cinq minutes de marche et me voilà arrivé à mon boulot. Enfin, mon nouveau boulot car après l'accident ils m'ont muté dans un bureau bien à l'écart de tout le monde alors que j'ai toujours été un homme de terrain. Le DRH a eu beau me dire : « ...vous savez, on vous change de service juste le temps que les choses se tassent et que les gens vous oublient un peu...on ne vous met pas dans un placard...vous retrouverez un meilleur poste d'ici peu...bla bla bla » Mais je sais très bien qu'ils m'ont mis sur la touche et que je ne retrouverez jamais ma place sur le terrain.

J'aimais être seul dans ma cabine sans avoir à supporter tous les problèmes du travail en groupe et en open-space de surcroît. Tous ces bruits de couloir, qui fait quoi et avec qui. Franchement, je m'en contre fou et puis je ne les supporte pas, je ne les supporte plus, mes collègues de boulot. Heureusement, j'ai pu aménager mes horaires pour être le moins possible en contact avec eux. Quand j'arrive à sept heures et demi, je suis le premier et il n'y a quasiment personne jusqu'à neuf heures et je suis également le premier à partir à seize heures. Tous les jours, mon rituel est immuable. Je prends un autre café, le troisième alors que la journée a à peine commencée. Le café est devenu ma drogue avec mon petit remontant du

matin, la force qui me fait tenir debout et me permet d'avancer. Que ferais-je sans ? Je me traînerais à longueur de journée à moitié endormie, à moitié ensuqué par les médicaments que m'a prescrit le médecin. Je ne veux pas devenir une larve. Je veux essayer d'affronter plus ou moins dignement ce qui m'arrive. Je veux essayer d'affronter leurs regards sur moi. La condescendance mielleuse de ma collègue Stéphanie qui me demande à longueur de semaine si je vais bien. La pitié de mon chef de service qui penche la tête sur le côté quand je parle et me regarde avec des yeux de chat mouillé. La froideur de mes anciens potes de poker que je croise dans les couloirs de temps en temps et qui ne m'adressent qu'un bonjour poli et distant. Et puis tous ces chuchotements sur mon passage dès que je passe d'une pièce à une autre. Voilà mon lot quotidien. Mes journées se déroulent toutes sur le même schéma. Mais je n'ai pas le droit de me plaindre c'est un moindre mal après ce que j'ai fait.

Café, lecture des derniers courriers reçus, suivi des dossiers, repas, toujours à la même place dans la salle commune, la table au fond à droite avec une seule chaise et toujours à la même heure, midi et quart, puis retour à mon poste, relances clients et fournisseurs, quelque coups de téléphone et ma journée est finie. D'habitude, je rentre chez moi directement mais aujourd'hui, j'ai enfin pris rendez-vous avec lui, le spécialiste maison. Je n'en avais pas très envie mais on ne m'a pas vraiment laissé le choix. C'était ça ou il me transférait dans un autre service à un poste encore plus minable que celui que j'occupe. Alors j'ai cédé. J'ai maintenant vraiment l'impression d'être catégorisé « fêlé », d'appartenir pour de bon au club des « mentalement dérangés ». Je n'avais pas besoin de ça.

J'ai rendez-vous à seize heures quinze. La seule chose positive, c'est qu'il se trouve dans mon bâtiment deux étages au dessus du mien pas besoin de prendre les transports en commun.

Quand j'arrive dans la salle d'attente, elle est vide. Tant mieux car je n'ai envie de voir personne. Je m'assoies et prends un des magazines usés qui jonchent la petite table basse en bois clair. Mais j'ai à peine le temps de commencer ma lecture qu'il vient déjà me chercher.

_ Monsieur Legrand ? demande-t-il doucement.

_ Oui, c'est moi.

_ Entrez, je vous prie.

_ Merci.

Je me lève et pénètre dans le bureau de mon futur bourreau, le psychologue attitré des agents du métro, celui qui va avoir le privilège de fouiller mon esprit et qui va étudier le moindre de mes faits et gestes.

_ Asseyez-vous, je vous en prie, me dit-il d'une voix chaude et ronde qui contraste avec son apparence malingre et austère.

_ Merci.

Je prends place dans un fauteuil en cuir beige un peu élimé mais très confortable. Certainement pour mettre les patients à l'aise avant de les disséquer. Pourtant, je ne me sens pas très bien. Je ne cesse de me frotter les mains l'une contre l'autre pour essayer de calmer mon angoisse.

_ Vous êtes nerveux Monsieur Legrand ? me questionne-t-il.

_ Oui un peu. Je n'avais pas particulièrement envie de venir à vrai dire, on m'y a un peu forcé.

_ J'aime votre franchise.

Il prend une pause et feuillette un dossier posé devant lui.

Docteur Levy

Le voilà enfin. Il était temps. J'ai du faire pression sur la hiérarchie pour les forcer à le faire venir jusqu'ici. Cet homme a besoin d'aide et je suis là pour ça. Mais je dois aussi avouer que j'étais curieux de le voir en vrai après tout ce que l'on a entendu sur lui. Bien sur, je connais son histoire par cœur. La presse s'est régalée à tout étaler avec minutie mais aucune photo n'avait parut. Son visage avait été bien protégé. Il a l'air plutôt normal par rapport à l'image que je m'étais faite de lui. Un peu stressé peut-être mais apparemment pas au bord du suicide. Ca en est presque dommage. J'aurai aimé un peu plus de challenge.

Jean

_ Alors Monsieur Legrand, j'ai étudié votre dossier. Pas évident ce qu'il vous est arrivé ?

Il referme le dossier et s'enfonce dans son fauteuil.

_ Comme vous le dites.

_ Vous avez envie d'en parler ?

_ Pas vraiment.

_ Mais vous savez qu'il va le falloir ?

_ Oui je sais, dis-je laconiquement.

_ Alors racontez moi un peu ce qu'il s'est passé ce jour là. Vous n'êtes pas obligé de rentrer dans les détails, nous y reviendrons plus tard. Juste, expliquez-moi le déroulement des évènements en quelques phrases.

_ Vous n'avez pas regardé les infos ou lu le journal comme la France entière, je lui réponds d'un ton agressif.

_ Bien sûr que si mais ce qui m'intéresse ce n'est pas le point de vu de journalistes prêts à tout pour faire de l'audience ou pour vendre leur feuille de chou mais votre point de vue, me dit-il toujours aussi calmement.

Nous nous regardons un long moment, en silence. Il s'est engoncé un peu plus dans son fauteuil et attend visiblement que je parle le premier. Mais quoi lui dire ? Ca fait prêt de deux mois que je n'en ai parlé à personne depuis les interrogatoires de l'inspection du travail et des enquêteurs.

_ Je ne sais pas par où commencer, je prétexte d'une petite voix.

_ Vous n'avez qu'à me raconter ce que vous avez fait ce jour là.

Je prends une profonde respiration et je me lance.

_ Ce jour là, j'ai pris mon service à seize heures. C'était mon tour de nuit. J'étais affecté à la ligne de RER B. Une ligne difficile avec beaucoup de problèmes mais ce soir là aucun incident majeur n'a été déploré. Bref, mon travail s'était déroulé sans accroc. J'allais dépointer quand Serge, mon chef, est venu me voir pour me demander de conduire un train au garage pour réparation. Je n'étais pas particulièrement motivé mais comme il a l'habitude de m'arranger mon planning quand j'en ai besoin, je me sentais un peu redevable. J'étais entrain de regarder mon chemin pour y aller quand je me suis rappelé qu'il y avait un moyen plus rapide de me rendre au garage. Il y a quelques mois nous avions condamné une partie des lignes que la direction jugeait trop vétuste mais je savais que je pouvais les emprunter sans risque. Le public n'y avait pas accès, mon chef m'en saurait rien et moi j'aurais fini mon boulot plus tôt.

Des larmes commencent à couler sans que je puisse les contrôler. Les mots s'étranglent dans ma gorge et mon débit ce fait plus rapide et plus sec. Des mois, à tout intérioriser, à ne parler à personne, à ruminer. C'est comme si j'avais ouvert les vannes, je n'arrive plus à m'arrêter de parler.

_ Je monte dans la cabine des conducteurs. Je mets en marche l'engin et je roule doucement vers le hangar. Il fait nuit noire, il est presque vingt trois heures et la voie n'était pas éclairée puisqu'elle était censée être fermée. Je roule quasiment au pas. Je suis entrain d'admirer les impressionnants éclairages du Stade de France. Il y avait un concert ce soir là et je peux presque ressentir l'ambiance électrique qui se dégage l'endroit qui doit être bourré de fans en délire. C'est à ce moment là que s'est arrivé. Je ne les ai pas vu. Il faisait noir, très noir, trop noir. Un phare du train était cassé et je ne voyais quasiment rien. J'avançais à l'aveuglette certain de ne rencontrer personne sur cette portion de rails. Ils étaient tout un groupe, une douzaine comme je l'ai appris plus tard. Ils n'avaient pas le droit être là. Il n'aurait du y avoir

personne. L'accès avait été clôturé. Personne n'aurait dû pouvoir rentrer. Mais c'était trop tard. Ils étaient là au milieu de mon chemin. J'arrivais trop vite même si je roulais doucement, ils ne m'ont pas entendu. J'ai klaxonné trop tard, j'ai freiné dès que je les ai aperçu. Mais les premiers n'ont pas eu le temps de sortir des rails. Ils n'ont eu le temps que de se retourner et de me regarder, cloués par la peur, piégés comme des rats dans un faisceau de lumière. Ils étaient jeunes douze-treize ans, quinze ans tout au plus, enfin ceux que j'ai aperçu devant moi. Pendant d'interminables secondes, j'ai vu leur regard terrorisé, ils ont tenté de crier mais aucun son ne sortait, leurs bouches formaient un « o » muet de stupeur et d'effroi. J'ai fermé les yeux et moi qui ne suis pas croyant, j'ai prié pour qu'un miracle se produise. Pour qu'une main invisible vienne les enlever de mon chemin. J'ai espéré de toutes mes forces et de toute mon âme qu'ils aient le temps de sortir de la voie, j'ai même dit à Dieu qu'il prenne ma vie en échange de la leur. Mais rien n'y a fait. J'ai senti un gros choc. Je les ai percuté de plein fouet. Ca a fait un bruit sourd et mat puis plus rien le silence absolu. L'impact de la collision m'a envoyé percuter la vitre qui s'est immédiatement fêlée en de milliers d'étoiles, et je suis tombé par terre, la tête en sang. Le train a stoppé quelques mètres plus loin. J'ai alors fermé les yeux en priant pour que je sois mort, pour que ce silence m'annonce mon voyage vers l'au-delà. Mais au bout de quelques minutes, j'ai enfin entendu des cris, des pleurs, des supplications, des prières. J'ai eu l'impression d'être entouré de bêtes tellement tous ces sons me paraissaient inhumains. Des sons éraillés, aigus, douloureux. Je me suis imaginé une meute de loups, j'ai eu peur qu'ils viennent me chercher pour me déchiqueter et pour me faire payer ce que je venais de faire à leurs enfants. Je n'ai pas pu descendre. Je suis resté cloîtré en position du fœtus. J'avais peur de voir le désastre, peur de voir les survivants pleurer leurs amis, peur d'être en face d'eux. Ce sont les secours qui sont venus me chercher et qui m'ont amené à l'hôpital pour vérifier si j'allais bien. Et oui, moi. Moi le tueur, moi l'assassin d'une demi douzaine de personnes, j'étais encore en vie et je m'en sortais sans une égratignure. Le comble !

Je m'arrête pour reprendre mes esprits et sécher mes larmes puis ajoute :

_J'y pense tous les jours, vous savez. Je revis la scène. Mais ce sont surtout les regards de ceux que j'ai percuté qui me hantent. Ces regards qui se sont plongés dans le mien et qui m'ont vidé de tout. Comment vivre avec tout ça, Docteur ? Comment vivre avec ce poids sur la conscience ?

Il me regarde longuement avant de me dire :

_ Malheureusement, il n'y a pas de réponse toute faite à cette question. Chacun doit trouver sa réponse.